

HEIDEGGER ÉTAIT-IL NAZI ? ANTISÉMITTE ?

› Entretien avec
François Fédier
réalisé par **Eryck de Rubercy**

Sans nul doute l'un des cas les plus controversés de l'histoire de la philosophie, pourtant abondante en querelles et en débats, est et demeurera celui de Martin Heidegger (1889-1976), dont l'ouvrage essentiel *Être et Temps* (1927) est, comme par hasard, le grand livre de pensée du XX^e siècle. Il est l'œuvre incontestablement de l'un des hommes qui auront médité avec le plus d'acuité et de profondeur sur les menaces de notre temps. Il n'est qu'à se rappeler ces lignes dans *Sérénité* : « La révolution technique qui monte vers nous depuis le début de l'âge atomique pourrait fasciner l'homme, l'éblouir et lui tourner la tête, l'envoûter, de telle sorte qu'un jour la pensée calculante fût *la seule* à être admise à s'exercer. Quel grand danger nous menacerait alors ? Alors la plus étonnante et féconde virtuosité du calcul qui invente et planifie s'accompagnerait... d'indifférence envers la pensée méditante, c'est-à-dire d'une totale absence de pensée. Et alors ? Alors l'homme aurait nié et rejeté ce qu'il possède de plus propre, à savoir qu'il est un être pensant. Il s'agit donc de sauver cette essence de l'homme ? Il s'agit de maintenir en éveil la pensée. (1) » Ou encore ceci, qui est on ne peut plus clair et limpide, primordial et essentiel, dans la conférence « Le mot

de Nietzsche “Dieu est mort” » : « Peut-être reconnaitrions-nous un jour que ni les perspectives politiques, ni les perspectives économiques, ni les perspectives sociologiques, techniques ou scientifiques, pas même les perspectives religieuses ou métaphysiques ne suffisent pour penser ce qui advient à ce siècle du monde. Car ce que celui-ci donne à penser à la pensée, n’est pas quelque sens ultime et très caché, mais quelque chose de proche : à savoir le plus proche, que nous outrepassons constamment parce qu’il n’est précisément que le plus proche. Par un tel passer-outre, nous accomplissons constamment, sans y prêter attention, le meurtre de l’être de l’étant. (2) » Bref, une pensée ô combien incontournable où s’entrecroisent rien de moins que la question de l’être et de la temporalité, celle, cruciale, de la technique, de la fin de la métaphysique ou de l’histoire, ou encore le problème de la science et du langage...

Il n’en reste pas moins que l’œuvre de Heidegger est aujourd’hui plus apte à éveiller non pas la réflexion mais la discussion politique chez ses détracteurs, portés qu’ils sont, par l’effet d’une obsession idéologique, à la fixer à tout prix dans le nazisme. C’est pourtant en France que le suspect – ou plutôt le coupable – Heidegger a bénéficié d’une admirable réception grâce à Jean Beaufret (1907-1982), destinataire de la *Lettre sur l’humanisme*, auteur des *Dialogues avec Heidegger*, qui, lorsque je l’interrogeais pour justement savoir si, selon lui, la pensée de Heidegger, apparue sous le nazisme naissant, ne soulevait pas une question sans cesse reposée par l’actualité, m’avait entre autres répondu : « la mise en accusation d’une grande pensée est l’une des merveilles de la politisation [...] qui tient partout la vedette, avec l’interprétation de la philosophie comme “idéologie”, ce qui est bien le comble de ce que Rimbaud nommait “faiblesse de la cervelle”. (3) » Quarante ans que ces lignes ont été écrites. Ont-elles pour autant vieilli ?

Cela dit, quelle n’aura été la perplexité des lecteurs d’*Être et Temps* lorsqu’ils prirent connaissance des termes du discours du rectorat (*Rektoratsrede*) de Heidegger, prononcé en 1933 lors de sa prise de fonction en tant que recteur de l’université de Fribourg-en-Brisgau ? Ni l’erreur de jugement commise, qui est généralement invoquée, sinon une certaine naïveté politique, ni la démission de son poste au bout d’un an ne peuvent ici paraître suffisantes pour le disculper ou clore les polémiques. C’est en l’occurrence Philippe Sollers qui, sur ce point si sensible, est

le plus clairvoyant lorsqu'il affirme : « Si le nazisme est un événement capital de l'histoire, seule la pensée de Heidegger permet d'en saisir les enjeux véritables. La seule critique de l'achèvement du nihilisme, c'est-à-dire de la métaphysique elle-même, comme domination mondiale de la technique, comme mise en place du conditionnement biologique de l'être humain, cette critique, nous la lui devons. Là-dessus le mensonge est presque total. (4) » Et c'est le même Sollers qui, dénonçant une certaine volonté de nuire à l'œuvre de Heidegger, dit si bien : « Sa grandeur, c'est de penser l'exacerbation du nihilisme européen. C'est cela encore une fois, qui le rend insupportable à tous les clergés. [...] Admirez, dans ce secteur, le mouvement pavlovien à l'endroit de Heidegger. Lisez en diagonale la presse à prétention intellectuelle et vous verrez, vrिंग ! vrिंग ! l'agression permanente contre celui qui dénoue le nœud du nihilisme. Qu'il soit l'objet d'une exclusion aussi obsessionnelle montre que l'enjeu est brûlant. (5) »

Mais c'est sans compter qu'aujourd'hui la question d'un Heidegger antisémite constitue, par surcroît, un thème de controverse désormais majeur, et cela à l'occasion de la parution prochaine en Allemagne chez Vittorio Klostermann, l'éditeur historique de ses œuvres, d'un texte entièrement inédit de quelque 1 200 pages intitulé *Cahiers noirs* (*Schwarze Hefte*). Véritable journal de pensée personnel tenu depuis le début des années trente jusqu'en 1970 par le philosophe, qui avait décidé que sa publication, constituant au total pas moins de neuf volumes, interviendrait à la fin de l'édition intégrale de ses œuvres (*Gesamtausgabe*), mais dont certains extraits divulgués dans l'hebdomadaire *Die Zeit* en décembre dernier par Peter Trawny, en charge d'en établir l'édition, attesteraient clairement, selon ce professeur à l'université de Wuppertal, d'un « antisémitisme spécifique » qu'il qualifie d'« historial » (*seinsgeschichtlicher Antisemitismus*) pour n'avoir rien de commun avec l'antisémitisme promu par l'idéologie nazie qui était, lui, fondé sur un racialisme biologique. N'empêche : voilà bel et bien Heidegger traité d'antisémite.

Comme il fallait s'y attendre, il s'en est immédiatement suivi dans les journaux et à la radio une réaction en chaîne avec les pires accusations, tout le monde ou presque passant à l'attaque. On dit ici que « les propos sont affligeants, aveuglants eu égard aux horreurs du nazisme » (6) ; là on

parle de « passages levant tout doute possible quant à la nature profonde et accablante du nazisme de Heidegger » ; ailleurs on écrit que « de fait, ces *Cahiers noirs* sont parsemés de réflexions indiscutablement antisémites. Virulentes, obscènes » (7). Et tout cela avant même de pouvoir se fonder sur ce que leur auteur a réellement écrit : mis à part, amputés de leur contexte, les passages incriminés de ses *Cahiers noirs* dont la parution des trois premiers volumes est cependant annoncée pour le printemps 2014, simultanément d'ailleurs à celle d'un essai de Peter Trawny, leur éditeur scientifique, *Heidegger et le mythe de la conjuration mondiale des juifs* (*Heidegger und der Mythos der jüdischen Weltverschwörung*, Vittorio Klostermann, 2014).

Sans conteste donc, il s'agit d'une nouvelle affaire Heidegger, après celles déclenchées en 1987 par Victor Farias, en 1988 par Pierre Bourdieu, et puis en 2005 par Emmanuel Faye, qui, lui, tout en conjecturant que le philosophe aurait rédigé des discours de Hitler (8), ne préconise rien de mieux contre son œuvre que de la censurer et l'interdire : « Telle œuvre ne peut pas continuer de figurer dans les bibliothèques de philosophie : elle a bien plutôt sa place dans les fonds d'histoire du nazisme et de l'hitlérisme. (9) » Ce n'est évidemment pas sérieux. Une affaire, en tout cas, qui est venue à coïncider avec la parution du *Dictionnaire Martin Heidegger* (10), somme de 615 entrées correspondant à plusieurs rubriques de son index thématique : « Art et poésie », « Le divin », « La science », « Le chemin de Heidegger », qui en font un livre initiatique, une sorte de clé permettant d'accéder au laboratoire de son œuvre, à commencer, pour ceux qui ne lisent pas l'allemand, par tous les titres qui en sont traduits en français (de *Qu'est-ce que la métaphysique ?* en passant par *Acheminement vers la parole* jusqu'au dernier paru, *Apports à la philosophie*). Au nombre de ces articles celui sur l'antisémitisme dont le rédacteur, Hadrien France-Lanord, se disant « profondément affligé », a déclaré que la première phrase : « Il n'y a, dans toute l'œuvre de Heidegger publiée à ce jour, pas une seule phrase antisémite », demanderait « un long amendement » (11) après qu'il eut la « surprise, profonde et douloureuse » de découvrir des « propos problématiques » qualifiés par lui de « choquants, lamentables, voire insupportables ». Le paradoxe étant qu'il ajoute : « En toute probité philologique, il faut encore attendre de lire le contexte dans lequel ils sont écrits, et il faut également tenir ensemble tous les aspects

du problème. (12) » Déclaration qui rejoint d'ailleurs celle d'Emmanuel Faye soutenant que : « Bien entendu, nous ne pourrions porter un jugement complet sur ces textes que lorsqu'ils seront parus. (13) »

Ainsi sommes-nous dans la situation de nous interroger, si tant est qu'il ne soit déjà devenu interdit de le faire – tout intérêt pour Heidegger semblant désormais répréhensible – sur la portée de cette affaire, avec François Fédier, qui dirige la traduction en cours des œuvres complètes de Heidegger aux éditions Gallimard. François Fédier, dont la ferveur, depuis un demi-siècle, non seulement à lire et à étudier Heidegger dans le texte mais aussi à le commenter, est à la mesure de sa réussite en tant que traducteur des œuvres de ce dernier, n'en déplaise à ceux qui pensent le contraire. C'est aussi ce qui lui a permis de répondre maintes fois aux détracteurs du penseur, notamment dans son *Anatomie d'un scandale* (14) en riposte à Victor Farias et dans *Heidegger, à plus forte raison*, ouvrage collectif paru sous sa direction, en réplique à Emmanuel Faye (15). Quoiqu'il en soit, une chose est sûre, c'est que la publication de l'intégralité des *Cahiers noirs* devrait permettre une clarification à laquelle entendent ici contribuer, en réponse à nos questions, les propos réfléchis de François Fédier, en particulier quand il nous fait observer que Heidegger y note que « l'antisémitisme » est « insensé et condamnable » (*törricht und verwerflich*), qui est rigoureusement ce qu'on peut en dire de plus exact. En attendant, même s'il y a de quoi alimenter les rumeurs, il n'y a pas lieu de céder au délire de la mise à l'écart définitive d'une œuvre, à l'instar de tel critique pour qui « finalement, seules deux questions importent. Peut-on faire de la philosophie, au XXI^e siècle, sans se soucier le moins du monde de Heidegger ? La réponse est oui. Le doit-on ? La réponse est oui » (16). « Faiblesse de la cervelle », comme disait Rimbaud !

Eryck de Rubericy

1. Martin Heidegger, *Sérénité* in *Questions III*, traduit par André Préau, Gallimard, 1966, p. 180.
2. Martin Heidegger, conférence « Le mot de Nietzsche "Dieu est mort" » in *Chemins qui ne mènent nulle part*, traduit par Wolfgang Brokmeier, Gallimard, 1962, nouvelle édition coll. « Tel », 1986.
3. Eryck de Rubericy et Dominique Le Buhan, *Douze questions posées à Jean Beaufret à propos de Martin Heidegger*, Pocket, coll. « Agora », 2011, p. 37.
4. Philippe Sollers, *Éloge de l'infini*, Gallimard, 2001, p. 1041.

5. *Idem*, p. 1043 et p. 1047.
6. Jean-Clet Martin, « Heidegger, le coma dépassé de la philosophie française ? », <http://strassdelaphilosophie.blogspot.fr/2013/12/heidegger-le-coma-depasse-de-la.html>.
7. Roger-Pol Droit, « Pour en finir avec Heidegger », *le Point*, jeudi 6 février 2014, n° 2160, p. 95.
8. Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie. Autour des séminaires inédits de 1933-1935*, Albin Michel, 2005, p.243-246.
9. *Idem*, p. 513.
10. *Le Dictionnaire Martin Heidegger. Vocabulaire polyphonique de sa pensée*, sous la direction de Philippe Arjakovsky, François Fédier et Hadrien France-Lanord, Éditions du Cerf, 2013.
11. Hadrien France-Lanord, séminaire de *la Règle du jeu*, « Heidegger, une pensée brûlante », le 8 décembre 2013.
12. Hadrien France-Lanord, « Une pensée irréductible à ses erreurs », *le Monde*, jeudi 30 janvier 2014.
13. Emmanuel Faye, « L'antisémitisme des *Cahiers noirs*, point final de l'œuvre de Heidegger ? », entretien avec Iris Radisch, *Die Zeit*, 27 décembre 2013 et *Libération*, 26 janvier 2014. À signaler également : Emmanuel Faye (dir.), *Heidegger, le sol, la communauté, la race*, Beauchesne, 2014.
14. François Fédier, *Anatomie d'un scandale*, Robert Laffont, 1988.
15. François Fédier (dir.), *Heidegger, à plus forte raison*, Fayard, 2007.
16. Roger-Pol Droit, *art. cit.*, p. 96.



Revue des Deux Mondes – Comment expliquer que dans un pays comme la France, dans la langue duquel on a fait le plus d'efforts assurément pour traduire Heidegger, on assume intellectuellement sa pensée avec tant de crispation ?

François Fédier Je me le demande moi-même ! Il y a là une sorte de paradoxe. La crispation dont vous parlez, n'est-ce pas cette attitude ambivalente du « monde intellectuel », qui consent à reconnaître en Heidegger une des figures majeures de la pensée de notre temps mais en même temps rechigne à abandonner toute une série de préventions qui finissent toutes par tourner autour de la « question politique », à savoir son soutien appuyé, pendant presque une année entière, à ce qu'il pensait être la « révolution national-socialiste » ? Vous savez que j'ai consacré beaucoup de temps à essayer de comprendre cette embardée politique. Je crois être parvenu à des conclusions qui devraient aider à desserrer cette crispation et à nous faire retrouver un peu de sérénité. Contrairement à ce que, sans doute par manque d'information sérieuse, on a pris longtemps pour une adhésion enthousiaste, le soutien appuyé de Hei-

degger s'est déroulé pour lui dans une atmosphère d'angoisse, provoquée par la conscience claire des risques qu'il prenait. Ces risques n'ont cependant pas été pris à la légère. Comme je le disais dès le moment de la publication des *Écrits politiques*, Heidegger croyait que si tous les Allemands véritablement soucieux de sortir de l'atroce crise où se débattait le pays parvenaient à s'unir autour du nouveau chancelier, une possibilité de contrecarrer les aspects inquiétants du personnage pouvait s'ouvrir – voilà ce qu'il espérait. C'était une énorme erreur. D'abord parce que le grand rassemblement n'a pas eu lieu. Et nous savons qu'il n'a pas eu lieu parce que les hitlériens ont très vite et très habilement su faire alterner la terreur (pour intimider les éventuels opposants) et l'unanimité (pour se gagner les plus larges couches populaires). Le génie néfaste de Hitler, c'est précisément d'avoir su pendant longtemps (jusqu'aux accords de Munich, à l'automne 1938) couvrir la réalité de ses desseins offensifs en donnant le change par l'emphase de ses déclarations pacifiques. Ce qu'il faut savoir, c'est que Heidegger a cessé relativement tôt d'être la dupe de ce théâtre. Dès avant Munich, il savait que Hitler était un démagogue sans foi ni loi. Mais, vous le savez aussi bien que moi, le régime nazi a fait s'abattre une chape de plomb sur le pays entier. Heidegger a cependant réussi, pendant ces douze années sombres, à faire entendre suffisamment de choses à ses étudiants pour que les plus honnêtes se soient par la suite portés témoins de sa « résistance » à l'air du temps – parlant ainsi, je sais qu'il n'a pas été un *résistant*. Il se trouve des gens pour trouver cela intolérable. Quant à moi, je me demande si, à sa place, j'aurais été capable de faire mieux que lui.

François Fédier, philosophe, élève de Jean Beaufret dès 1955, professeur agrégé de philosophie en première supérieure du lycée Louis-Pasteur à Neuilly-sur-Seine, jusqu'en 2001, a notamment publié *Martin Heidegger : le temps, le monde* (Pocket, coll. « Agora » 2010) et *la Métaphysique : cours de philosophie* (Pocket, coll. « Agora », 2012), ainsi que *l'Humanisme en question : pour aborder la lecture de la « Lettre sur l'humanisme » de Martin Heidegger* (Cerf, coll. « La nuit surveillée », 2012).

Revue des Deux Mondes – Votre traduction d'un ouvrage de Heidegger intitulé *Apports à la philosophie*, avec pour sous-titre *De l'avenance*, est parue en octobre dernier chez Gallimard et, comme à chaque fois,

des voix s'élèvent contre l'incongruité de la terminologie conceptuelle. Mais ne devrait-on pas plutôt s'étonner de l'extraordinaire capacité qu'offre la langue française à s'avancer très loin dans la pensée ?

François Fédier Je ne m'étonne guère de ces réactions effarouchées. Elles sont très compréhensibles. Je travaille maintenant depuis plus de cinquante ans à la traduction de Heidegger. Et, croyez-moi, c'est une stimulation chaque jour renouvelée. Jean Beaufret, à la fin de sa vie, lorsque je venais le voir, m'accueillait presque chaque fois en disant, sur le ton de l'émerveillement : « Je commence à comprendre Heidegger ! » À l'époque, je m'en étonnais quelque peu. Maintenant, je vois exactement ce qu'il disait. Plus on approche des thèmes que soulève Heidegger, plus on est avide de lui emboîter le pas, d'aller dans les directions qu'il dégage. Tenez, vous parlez des étonnantes capacités de notre langue. Eh bien, ce que l'on découvre en lisant attentivement Heidegger, c'est que *toute* langue a de telles capacités. Je ne me lasse pas de répéter, aujourd'hui comme hier, ce que j'ai appris en travaillant sur *Chemins qui ne mènent nulle part*. C'est là que se trouve la phrase commotionnante « L'être, sur le mode le plus diversifié, parle partout et sans cesse à travers toute langue. » Oui, commotionnante, c'est bien le mot – pourvu que l'on pèse à son juste poids ce qui est dit, et qu'on ne se contente pas d'enregistrer la phrase comme une information à traiter comme les autres informations, dans une banque de données que l'on espère assez gigantesque pour vous dispenser de penser. Le reproche qui m'est fait, je le prends comme un compliment. Car il révèle que ma manière de traduire est en quelque façon fidèle à la leçon la plus constante de Heidegger. Cette leçon apparaît sous la forme d'une phrase apparemment toute simple (c'est dans le séminaire sur Héraclite (1), tenu en compagnie d'Eugen Fink en 1966-1967) : « Les concepts, il faut les penser entièrement à neuf tous les matins. » Voilà bien, n'est-ce pas, de quoi effaroucher les braves « chameaux de la culture » !

Revue des Deux Mondes – N'est-ce pas justement dans un souci initiatique que vous avez réalisé le *Dictionnaire Martin Heidegger*,

qui, avec autant d'articles concernant tout ce qui a aimanté sa pensée, semble conçu comme une clé permettant d'accéder au laboratoire de l'œuvre ?

François Fédier Je suis tout particulièrement heureux que vous mentionniez *le Dictionnaire Martin Heidegger*. C'est exactement dans cet esprit que sa rédaction a été entreprise : pour servir au plus large public possible, de l'étudiant à l'honnête homme – nullement pour les savants « spécialistes » –, afin de servir en quelque sorte de *clé permettant d'accéder au laboratoire* du penseur. Heidegger lui-même aimait employer le mot « atelier ». De fait, l'œuvre de Heidegger ne cesse, du début à la fin, de se métamorphoser, d'évoluer, de s'approfondir, bref de questionner. Jean Beaufret, sans le travail de qui cet ouvrage n'aurait tout simplement pas été possible, se plaisait à dire que Heidegger était une sorte de maître d'école, exerçant des gamins à reconnaître lettres et mots afin de leur apprendre l'art de la lecture. Plus de vingt-cinq auteurs ont diversement contribué, dans la plus large diversité et sans concertation, à lui donner l'aspect *polyphonique* qu'évoque le sous-titre du livre, « vocabulaire polyphonique de sa pensée ». Il faut savoir que les trois « directeurs » – Philippe Arjakovsky, Hadrien France-Lanord et moi-même – n'ont en réalité dirigé l'ouvrage qu'au sens matériel du terme. Il n'y a pas, contrairement à ce que pensent quelques têtes molles, de directoire en ces matières. Heidegger lui-même ne cessait de demander que l'on repense à nouveaux frais ce qu'il a tenté de penser. C'est à cette injonction que se sont montrés fidèles, chacun à sa façon, tous les contributeurs. De fait, la parution de ce livre aux Éditions du Cerf participe à mes yeux du miracle. La liberté que nous a laissée cet éditeur ne peut que transparaître dans l'image que chaque lecteur – à son propre rythme, et selon sa manière d'aller et venir au milieu des articles – va pouvoir se faire de l'homme Martin Heidegger et de sa pensée.

Revue des Deux Mondes – Bien que *Apports à la philosophie*, rédigé entre 1936 et 1938 et publié après sa mort, soit le « deuxième grand livre » de Heidegger après *Être et Temps*, dans la continuité duquel

il s'inscrit, il n'y revient pas, puisqu'il y est question d'un nouveau commencement. Comment faut-il entendre par rapport à son œuvre ce que Heidegger nomme l'« autre commencement » ?

François Fédier Qu' *Apports à la philosophie* soit un « autre commencement », voilà bien de quoi il retourne ! *Autre commencement* – faut-il ajouter pour se mettre en position d'y entendre quelque chose – par rapport à un « premier commencement ». Ce premier commencement, le maître d'école que j'évoquais à l'instant nous apprend patiemment à le déchiffrer comme n'étant rien d'autre que la philosophie tout entière, depuis l'aurore grecque jusqu'au crépuscule nietzschéen. Une fois la philosophie aperçue comme ce prodigieux massif, il devient possible de se poser enfin la question décisive : qu'est-ce que la métaphysique ? Le premier grand livre, *Être et Temps*, publié en 1927, est pour ainsi dire le premier résultat du cheminement de Heidegger. Ce dernier, quelques années plus tard, dira qu'avec ce livre il avait été « trop loin bien trop vite ». Heidegger était un homme qui avait très tôt reconnu le côté inéluctable de l'échec. Reconnaissance sans laquelle il est impossible, je crois, de se maintenir sur quelque ligne de crête que ce soit. En réalité, il n'a jamais cessé de revenir non seulement sur *Être et Temps*, mais sur tous les moments, sur toutes les étapes de son cheminement. Je me souviens d'un soir où j'étais venu lui rendre visite et où je l'avais trouvé en train de relire un manuscrit. C'était celui d'*Être et Temps*. Comme je lui avais demandé, avec un soupçon de malice : « Et quelle impression avez-vous en le relisant ? », il m'avait répondu le plus calmement du monde : « Cela se tient après tout assez bien. » Vous vous souvenez sans doute d'un autre échange, cette fois avec Max Kommerell, chez qui il avait remarqué une exceptionnelle qualité d'être. Kommerell lui avait décrit ses impressions à la lecture du commentaire que Heidegger propose du poème de Hölderlin « Comme au jour de repos ». « Votre texte, dit-il, pourrait être – je ne dis pas qu'il l'est – pourrait être même un ratage. » À quoi le destinataire répond : « Vous avez raison, ce texte est un “ratage”. *Être et Temps* aussi a été une entreprise avortée. » Mais l'étonnant, chez Heidegger, c'est que la lucidité face à l'échec ne se solde pas par l'abatement, mais incite à reprendre plus intensément le questionnement. Ce que Heidegger a reconnu presque aussitôt comme

le défaut principal d'*Être et Temps*, c'est (pour le dire un peu brutalement) l'insuffisance de l'attaque dans la question de l'histoire. Plus exactement : polariser l'analyse de l'historialité comme *historialité d'être le là* ne rend pas aisé d'apercevoir en quoi la corrélation entre l'être humain et l'être prime tout, et de ce fait demande à être traitée en tout premier lieu (avant même toute analytique de ce que c'est qu'être le là). C'est précisément à cela que s'attache le recentrage des *Apports à la philosophie*. En ce sens, c'est donc la lecture du second grand livre qui achève de rendre possible l'entente de ce qui était tenté dans le premier, et nullement la lecture d'*Être et Temps* qui prépare celle des *Apports à la philosophie*.

Revue des Deux Mondes – La simple condamnation morale de l'engagement de Heidegger pour le national-socialisme en 1933 saurait-elle, à elle seule, condamner sa pensée ?

François Fédier Avant de condamner, il me semble qu'il y aurait d'abord une obligation à laquelle personne ne saurait se dérober : celle de juger ! Et j'entends le mot « juger » dans son acception stricte : porter un jugement impartial après une instruction irréprochable de l'affaire en cause. Depuis quelque temps, je crois que l'on s'approche peu à peu de cette situation (non sans rechutes, il est vrai, comme le montre l'« actualité » récente !). Vous employez l'expression « engagement de Heidegger pour le national-socialisme ». Or cette formulation est en elle-même dangereusement équivoque. Veut-on dire : engagement pour ce que le national-socialisme s'est finalement révélé être ? Ou bien entend-on : engagement pour ce que Heidegger (et beaucoup d'autres Allemands avec lui) espéraient qu'il serait ? Il y a là une *énorme* différence. La « condamnation », si condamnation il y a, ne saurait être la même dans les deux cas. Pour ma part, ce que je me suis essayé de faire connaître au plus large public, c'est que Heidegger a lui-même porté sur cet engagement un jugement précis – et cela bien avant le déclenchement de la guerre, c'est-à-dire à un moment où la nocivité du nazisme était loin encore d'être jugée comme elle doit l'être à présent que l'on connaît l'ampleur de ses crimes. Ce jugement

a été prononcé dans le cercle de l'université de Fribourg-en-Brigau, donc publiquement, dans le cours du semestre d'hiver 1937-1938. Heidegger y déclare : « cette tentative [*la tentative d'exercer la fonction de recteur de son université*] a-t-elle été une erreur ? Sans contredit – une erreur, de quelque manière que l'on veuille prendre la chose ». Certains préfèrent parler ici de *faute* plutôt que d'*erreur*. Libre à eux. Toujours est-il qu'à un moment où Hitler accumule encore succès sur succès en politique étrangère comme en politique intérieure, Heidegger juge et condamne ainsi ouvertement son engagement momentané. N'est-il pas curieux qu'on lui reproche encore parfois de ne pas l'avoir de nouveau condamné après l'effondrement du nazisme ? Mais voyons plus généralement la question : que signifie le fait de condamner non plus un comportement mais une pensée ? Le procès de Socrate ou bien les excommunications prononcées autrefois par les tribunaux ecclésiastiques ne sont-ils pas suffisamment présents à la conscience universelle pour éveiller une légitime méfiance envers le penchant à vouloir condamner une pensée ? Ces anathèmes sont la plupart du temps lancés contre une pensée qui dérange. Y aurait-il donc, dans la pensée de Heidegger, quelque chose qui dérange au plus haut point ? Est-ce que par hasard ce point cardinal de sa pensée, à savoir que toutes les représentations traditionnelles à l'aide desquelles la pensée occidentale cherche depuis l'aurore grecque à cerner l'essence de l'homme n'arrivent pas à la hauteur de la véritable dignité de l'être humain, est-ce que cette pensée ne serait pas une pierre de scandale à ce point troublante qu'elle justifierait sans autre forme de procès la condamnation du fauteur de troubles ?

Revue des Deux Mondes – Les polémiques autour de Heidegger apparaissent et disparaissent à un rythme régulier, la dernière en date a été lancée par Peter Trawny, responsable éditorial de la publication en Allemagne des *Schwarze Hefte* (Cahiers noirs) dont il a été vivement discuté dans la presse, avant même leur mise en vente. Y a-t-il vraiment de quoi affirmer sans sourciller, à partir de ces notes privées s'échelonnant entre 1937 et 1941, que Heidegger était antisémite ?

François Fédier Vous avez raison de parler d'un « rythme régulier » ! Ce rythme, c'est celui que les psychologues de l'école pavlovienne ont dénommé « rythme d'entretien des réflexes conditionnés ». L'épisode récent, dont la presse s'est empressée de rendre abondamment compte, a ceci de nouveau que les « informations » procèdent cette fois d'un collaborateur à l'édition intégrale des écrits du philosophe. Trawny n'a pas seulement édité les trois tomes qui font déjà grand bruit. Il en avait précédemment édité plusieurs autres, sans que son travail ait donné matière à reproche. Mais ce n'est pas à son travail, semble-t-il, qu'il y a à redire cette fois, mais à la brochure dont il veut accompagner la publication. La version de cette brochure que j'ai eue entre les mains portait comme titre (l'a-t-il entre-temps modifié ? je n'en sais rien, mais le thème de ses investigations en tout cas ne change pas) : « *Les Cahiers noirs* de Heidegger et leur antisémitisme historial ». Comme quoi on peut être à la fois un « spécialiste » de Heidegger et un... *imbécile*. Ce n'est pas moi qui parle, mais Heidegger lui-même, dans un des textes que Trawny cite comme exemple de « texte antisémite ». Voici ce que dit Heidegger : « Note pour les imbéciles : ma remarque n'a rien à voir avec de l'antisémitisme. Ce dernier est [...] insensé et condamnable... » Trawny n'a manifestement pas porté une attention particulière à cette note. Il prétend sans doute savoir mieux que Heidegger ce qui est antisémite et ce qui ne l'est pas. Cela fait étrangement écho à un propos cynique de Hermann Göring : « C'est moi qui détermine qui est juif et qui ne l'est pas ! » Si maintenant j'ajoute que la remarque de Heidegger concerne le prophétisme de la Bible, et que Trawny ne comprend tout simplement pas le contexte dans lequel cette remarque est faite ; si de plus je signale que les textes incriminés par Trawny – en tout deux pages et huit lignes, sur un ensemble de mille deux cents pages – sont présentés sans leur contexte, ce qui rend évidemment leur interprétation difficile, vous comprendrez qu'il me semble extrêmement hasardeux, dans l'état actuel des choses, de vouloir faire passer ces textes pour antisémites. L'antisémitisme, Heidegger quant à lui le déclare en toutes lettres « insensé et condamnable ». Voilà qui est par ailleurs parfaitement en accord avec son projet de fonder la dignité de l'être humain en abandonnant la conception traditionnelle de l'animal rationnel – autrement dit en coupant les

ponts avec tout ce qui ravale l'humanité au rang d'une espèce animale supérieure, dont on pourrait espérer optimiser encore davantage les performances par un traitement scientifique approprié. Ce projet s'inscrit à l'évidence aux antipodes de tout racisme, n'en déplaie aux imprudents accusateurs de Heidegger.

Revue des Deux Mondes – Les passages incriminés n'ont-ils pas pourtant suffi à modifier le jugement d'Hadrien France-Lanord, auteur de l'article sur l'antisémitisme du *Dictionnaire Martin Heidegger*, dont il a également assuré la direction avec Philippe Arjakovsky et vous-même, au point qu'il les a qualifiés de « propos choquants, lamentables et insupportables » ?

François Fédier Ce que je crois, le connaissant depuis des années, c'est qu'Hadrien France-Lanord n'a pu se faire une idée exacte de ces textes et de leur signification en l'absence de leur contexte. N'oubliez pas que les *Cahiers* en question recueillent de jour en jour les faits et les pensées d'un Heidegger plongé à cette époque dans la solitude où l'a conduit le travail proprement inouï d'engager la pensée en direction d'un « autre commencement ». Dans cette situation, ce qu'il écrit ne peut éviter un aspect elliptique, une brièveté qui laisse le champ libre à la possibilité d'interprétations outrées ou même malveillantes. Je n'ai moi-même pas encore pu vérifier le contexte de ces écrits, mais dès à présent, à propos de certains d'entre eux, je suis en mesure d'en fournir une interprétation qui lève tout soupçon. C'est particulièrement frappant avec le texte que j'ai évoqué en réponse à votre précédente question. Revenons-y, si vous voulez bien, car dans un premier temps France-Lanord l'avait lui aussi compris à contre-sens. En voici le texte : « La "prophétie" est la technique au moyen de laquelle on parvient à repousser ce que l'histoire a de destinal. Elle est un instrument de la volonté de puissance. Il est constant que les grands prophètes sont des juifs. Personne n'a encore pensé la part de secret que recèle cet état de fait. (Note pour les imbéciles : cette remarque n'a rien à voir avec de l'antisémitisme. Ce dernier est tout aussi insensé et condamnable que la manière d'agir du christia-

nisme contre “les païens” – manière qui fut d’abord sanglante puis n’eut plus besoin de l’être. Que le christianisme lui aussi stigmatise l’antisémitisme, le désignant comme “contraire au christianisme”, cela concourt à élever sa technique d’usage de la puissance au comble du raffinement.) » Le mot « prophétie » est d’abord affublé de guillemets. Puis, lorsqu’il sera question des « grands prophètes », les guillemets disparaissent. Heidegger écrit toujours avec la plus grande netteté. N’ayant pas eu connaissance du contexte de ce fragment, je ne puis pour l’instant que faire une hypothèse. La voici : les guillemets ont ici pour fonction de sauvegarder l’acception vraie du mot *prophétie*. Cette « prophétie »-là, ajoute la deuxième phrase, est un instrument de la volonté de puissance. Suivant la leçon régulière de Heidegger, la volonté de puissance donne son nom à l’interprétation ultime de l’être de l’étant dans l’histoire de la métaphysique. La prophétie authentique, celle des *grands prophètes juifs* a lieu bien avant que ne commence cette histoire. Cela implique qu’elle ne saurait relever de la volonté de puissance. À quoi donc Heidegger peut-il faire allusion en parlant de pseudo-prophétie ? Il se trouve que le 30 janvier 1939, devant le Reichstag, Hitler a prononcé un discours virulent dans lequel il se désigne lui-même comme prophète. « Au cours de ma vie, dit-il, j’ai très souvent été un prophète. [...] Aujourd’hui, je veux de nouveau être un prophète. Si la finance internationale juive en Europe et hors d’Europe devait réussir encore une fois à précipiter les peuples dans une guerre mondiale, le résultat sera cette fois [...] l’anéantissement de la race juive en Europe. » Sa « prophétie », dira-t-on, s’est hélas réalisée. Sans doute, mais parce qu’elle était en réalité non pas une prophétie, mais bien cet instrument d’une volonté forcenée, et qu’elle a effectivement rendu impossible ce que l’histoire vraie nous destinait. Si l’on continue l’examen du texte dans cet esprit, on s’aperçoit que ce que dit Heidegger de la prophétie véritable réserve des surprises. Car parler d’« une part de secret » que recèle la prophétie hébraïque – part de secret qui n’a encore été pensée par personne –, c’est laisser grande ouverte la possibilité d’aller regarder de plus près la réalité d’une des plus hautes manifestations de la spiritualité humaine. Quand on songe à la manière aberrante dont a pu être lu un tel texte, il est heureux de voir Heidegger anticiper l’interprétation fautive : il faut être *imbécile* pour y voir

de l'antisémitisme. L'imbécile, c'est l'obstiné qui croit dur comme fer n'avoir besoin de rien ni de personne pour tout comprendre à l'aide de ses seules ressources. Aujourd'hui, de plus, c'est l'individu incapable de prendre en compte l'énorme écart qui sépare la situation qui est la nôtre de celle de gens vivant il y a plus de soixante-dix ans. Mais entre les deux époques, ce qui ne change pas, c'est la condamnation explicite que dès ce moment Heidegger porte sur l'antisémitisme. Comment vouloir encore qualifier d'antisémite quelqu'un qui, vers 1939 (à l'époque où en Allemagne sévissait une propagande et une politique violemment hostile aux juifs), déclare nommément *insensé* et *condamnabile* l'antisémitisme ? Ce que je souhaite, pour ma part, c'est que partout où, dans n'importe quel écrit de Heidegger, quelqu'un soupçonnerait une trace d'antisémitisme, il se souvienne de ce qu'a en toutes lettres déclaré ici le philosophe, et par conséquent admette, si antisémitisme il y a, que Heidegger lui-même condamne cet écrit en tant qu'insensé. Il resterait alors à chacun d'examiner impartialement, puis de juger si le soupçon est légitime ou s'il est seulement fantasmé.

Revue des Deux Mondes – Pensez-vous que, de même qu'on s'est rendu compte que les ouvrages de Victor Farias ou d'Emmanuel Faye n'étaient pas à la hauteur de leurs ambitions, on va finalement s'apercevoir que croire en un antisémitisme structurel chez Heidegger est en l'état plus que hasardeux ?

François Fédier Les deux premiers auteurs que vous citez (n'oubliez pas Jean-Pierre Faye, le père fondateur de la courageuse PME qui s'est consacrée depuis le début des années soixante à la dénonciation de Heidegger !), ces trois auteurs, donc, ont cherché par tous les moyens à répandre dans le public des rumeurs scandaleuses à propos du philosophe. Emmanuel Faye a même poussé l'extravagance jusqu'à demander que l'on expurge les bibliothèques publiques des livres de Heidegger. Il y a là, manifestement, un excès de zèle incontrôlé. On pourrait croire qu'à la suite de telles outrances la période de dénonciation serait désormais derrière nous. Hélas ! Je n'en crois rien. C'est que

la présence dans notre monde d'une pensée aussi dérangeante est une source permanente de malaise profond. Pour l'instant, c'est la rumeur d'un antisémitisme structurel qui tend à avoir la cote. Trawny, qui s'est fait en l'occurrence le relais de ces rumeurs en Allemagne, va jusqu'à prétendre – comme je l'ai déjà signalé tout à l'heure – que l'antisémitisme de Heidegger serait historial. « Antisémitisme historial » – voilà une absurdité du même acabit que « science aryenne » (dont les hitlériens faisaient grand usage). Faire éclater la contradiction interne de ce genre d'absurdités ne changera rien au fait que la pensée de Heidegger dérange toutes nos habitudes invétérées. Tant que le nom de Heidegger sera médiatiquement fameux, il y aura des rumeurs pour tenter de le salir. Supposez qu'un nouveau déchaînement de folie redonne virulence à l'antisémitisme : vous verrez que se trouveraient vite des individus pour tenir rigueur à Heidegger de l'avoir trop fermement condamné. Ce qui toutefois est rassurant pour nous, c'est que, dès à présent, tous les gens sérieux savent ce qu'il en est de toutes ces rumeurs. Sans faire de bruit, ils travaillent à déchiffrer tout ce qui est décisif pour notre époque dans la pensée de Heidegger. Ce travail n'est pas facile, non pas au premier chef à cause du brouhaha entretenu autour de lui mais parce que toute pensée véritable demande une sorte de redoublement de l'attention. Néanmoins, je pense qu'il ne serait pas loyal de laisser dire à propos de quelqu'un des insanités dont vous savez pertinemment qu'elles sont diffamatoires.

Revue des Deux Mondes – L'attitude de Heidegger après la guerre – ce qu'on a appelé son « silence » – ne s'explique-t-elle pas avant tout par la constance avec laquelle celui-ci s'est voulu uniquement philosophe, et a conçu son œuvre comme une pure entreprise de la pensée ?

François Fédier Aborder le thème de la place qu'occupe chez Heidegger *le silence* demande que l'on dégage, puis que l'on évacue ce qui en obstrue l'accès. Je précise donc pour commencer qu'il vaut mieux s'enquérir du « silence chez Heidegger », plutôt que du « silence de

Heidegger ». Cette dernière formulation laisse en effet entendre que le philosophe (en particulier après la guerre) se serait tu *alors qu'il aurait dû parler* – ce qui n'est qu'une des nombreuses imprécisions qui se colportent à son sujet. Là aussi, il vaut la peine d'apporter quelques correctifs. Prétendre que Heidegger se soit abstenu, après la guerre, de parler de ce qu'a été la monstruosité de l'hitlérisme, c'est tout simplement occulter aussi bien tout ce qu'il a dit en tant que professeur pendant toute la durée de la dictature hitlérienne que ses déclarations publiques et explicites, notamment en 1949-1950, dans les conférences de Brême (publiées sous le titre « Regard dans ce qui est »). On a cherché à faire dire à ces déclarations le contraire exact de ce qu'elles disent. Quelqu'un de bonne foi ne peut que réprover de telles falsifications. On reproche par ailleurs à Heidegger de ne pas avoir donné une publicité *médiatique* à ses déclarations. Mais il doutait, non sans raison, de la vertu cathartique des formes trop ostensibles de repentance. Somme toute, il pensait que la seule attitude à adopter face à des accusations malhonnêtes est celle de Montaigne : « fuir à me justifier, excuser et interpréter, estimant que c'est mettre ma conscience en compromis de plaider pour elle ». Parler du *silence chez Heidegger*, maintenant, c'est d'un seul coup d'un seul aborder ce qui pourrait constituer le foyer le plus intime de sa pensée, autrement dit ce qu'il y a de plus *dépaysant* en elle, ce qui force à quitter toutes les assises connues et convenues – non certes dans le but d'entreprendre je ne sais quelle excursion extravagante, mais bien pour engager ce que Charles-Ferdinand Ramuz (en 1914, dans un texte prodigieux appelé *l'Exemple de Cézanne*) nomme un « *repayement* ». Mais il se pourrait, hélas ! qu'un siècle après Ramuz, et près d'un demi-siècle après Heidegger, nous soyons bien plus loin qu'eux de pouvoir ne serait-ce qu'envisager ce que nous signifie : « *se repayer* ». Nous *repayer* – il faut d'abord s'en être avisé – ne revient pas simplement à nous faire retrouver un pays, comme on retrouverait une chose quelconque qui a disparu. Et ce n'est pas le *dépaysement* qui nous a fait perdre le pays. Le *dépaysement* nous ouvre seulement les yeux sur la réalité du fait que nous avons bel et bien, sans même nous en rendre compte, perdu le pays, et depuis longtemps. Au fond, pour caractériser de la manière qui convient le *dépaysement*, il suffirait de dire tout bonnement : *nous*

ne sommes plus au monde. Car le pays en question, c'est bien le monde. Quant à se retrouver *être au monde* – voilà qui demande bien autre chose que de la bonne volonté. Vous avez cent fois raison quand vous parlez de la tentative de Heidegger comme d'« une pure entreprise de la pensée ». Mais la majorité de nos contemporains croit que parler ainsi présuppose qu'une telle pensée cherche refuge loin des « dures réalités » dans je ne sais quelle tour d'ivoire. Heidegger a beau avertir que depuis des siècles, l'être humain a bien trop peu pensé au regard de son action, on ne l'écoute pas. En réalité, il décrit l'état dans lequel se trouve désormais l'humanité tout entière – « dans l'abandonnement de l'être » comme il lui arrive parfois de dire. S'acharner à tenter de penser cette situation, la nôtre, voilà à quoi il s'est consacré toute sa vie. Quel rapport cela a-t-il avec le *silence* ? On continuera à n'y rien voir de précis tant que ne sera pas élucidé l'appareil singulier dans lequel chez Heidegger le silence est présenté. Cela a certes déjà été repéré. Dans la première des six grandes sections des *Apports à la philosophie* (au n° 37) se trouve mentionnée la sigétique – du verbe grec *sigān*, « arriver à faire silence, se taire » – à titre de « “logique” de la philosophie, pour autant que cette dernière pose la question fondamentale en partant de l'autre commencement. » Or, vous l'avez vous-même mentionné dans votre deuxième question, il ne faut surtout pas négliger *l'extraordinaire capacité qu'offre la langue française à s'avancer très loin dans la pensée.* Ce qui, chez nous, pourrait nous permettre de penser ce *silence*, c'est assurément notre mot « réticence » – à la condition toutefois de l'entendre à contrepeinte de l'usage actuel (où il dit simplement une forte hésitation à dire ce qu'il faudrait dire, voire la tendance presque irrésistible à ne pas le faire). Il se trouve qu'au XVIII^e siècle, l'article « Figure » de l'*Encyclopédie* donne au mot son acception classique, qui est celle de la rhétorique. Dumarsais écrit : « La réticence consiste à passer sous silence des pensées que l'on fait mieux connaître par ce silence que si on parlait ouvertement. » Dans cette acception très fine, le *silence* devient clairement aussi bien insuffisance que privilège de l'être humain. Lui seul peut *passer sous silence* – ce qu'il ne faut pas non plus entendre au sens habituel où nous prenons la « réticence », c'est-à-dire peu ou prou comme dissimulation. Bien au contraire ! Ce silence-là, dit notre grammairien, « fait mieux connaître ».

Souvent, depuis qu'il n'est plus, je regrette de n'avoir pas eu loisir de montrer à Heidegger ces merveilles de notre langue. Avec un naturel insurpassable, elle arrive à dire quelque chose qui consonne à l'évidence avec ce que Heidegger avait découvert de plus singulier. Le silence chez Heidegger, depuis bien avant la guerre, est bien le point cardinal de sa pensée. Ce silence, je n'hésite pas à le répéter, n'est nullement un arrêt, une suspension, une cessation de la pensée. C'est au contraire l'aboutissement, voire la culmination de ce que la pensée prépare, aménage, laisse éclore – en ouvrant par son travail la possibilité qu'une parole silencieuse, elle-même, prenne la parole. Ici, vous pouvez entrevoir comment cet homme s'est acharné à travailler, ne cessant d'effacer ses traces, comme l'Hermès de l'ode homérique – non pas pour dissimuler son cheminement, mais pour finir par s'effacer lui-même devant la seule parole qui compte. Telle me paraît être cette pure entreprise de pensée dont vous avez parlé. Elle est encore plus surprenante que ce que l'on croit habituellement. Avec elle on est comme à demeure en plein paradoxe. Ce qui passe pour éloignement maximal de la réalité pourrait bien être au contraire implacable corps-à-corps avec elle. Voilà qui risque bien de laisser aux « réalistes » de tout poil la seule défroque qui leur convienne, celle de consommateurs de fantasmes.

Revue des Deux Mondes – Votre nom est associé à celui de Heidegger, avec qui vous avez eu de nombreux échanges ; pourriez-vous nous dire comment, dès votre première rencontre avec lui, son œuvre s'est introduite dans votre vie ?

François Fédier J'ai eu la chance, pendant dix-huit ans, de voir assez régulièrement Heidegger. Cette chance imméritée (je mets au fait que la chance se mérite *après coup*), cette chance insolente, c'est Jean Beaufret qui me l'a offerte, et je ne lui en saurais jamais convenablement gré. Être présenté à Heidegger par Jean Beaufret valait mieux qu'une habilitation. C'était à Aix-en-Provence, à l'occasion de la conférence « Hegel et les Grecs ». Après la conférence, j'ai pu l'approcher. Ce dont je me souviens comme si c'était hier, c'est l'insistance (une séance

de séminaire était prévue pour le lendemain matin) avec laquelle il me répétait : « Posez des questions. C'est ce que vous devez faire. » Or questionner n'est pas simple. À peine quittée l'ingénuité de l'enfance, la vanité, la suffisance s'en mêlent, et l'on imagine devoir montrer avant tout que ses questions sont « intelligentes ». Ce n'est que sottise. Marie de Gournay a noté à propos de Montaigne ce qui pourrait être la très rare devise de ceux qui apportent à la philosophie quelque chose d'autre qu'elle, qui pourrait le cas échéant changer toute l'aventure : « Ses compagnons [*ceux que Montaigne cite et commente*] enseignent la sagesse ; lui désenseigne la sottise. » La manière dont Heidegger vous enseigne à poser des questions est comme une exaltante mais très dure reconquête de l'ingénuité native – cette ingénuité de l'être humain né libre, c'est-à-dire capable de regarder sans ciller ce qui est. Toutefois la singularité de Heidegger, je le répète, c'est d'avoir avec de plus en plus de perspicacité aperçu chez nous – les êtres de ce temps planétaire – l'inextricable lien par lequel nous sommes rivés (tant que nous ne la *pensons* pas) à cette histoire insolite qui commence avec l'interrogation philosophique des Anciens Grecs. D'où l'obligation où nous sommes de poser à notre tour la question : qu'est-ce que la métaphysique ? La poser à notre tour, apprendre ce qui, là, nous concerne – et non répéter la question comme des perroquets, ou pis encore, « passer à autre chose ». Voir cette singularité dans tout ce qu'elle implique revient à être saisi par ce que Jean Beaufret nommait l'énormité de Heidegger. Mais cette énormité ne comporte aucune exagération, aucune révolte de type romantique. Hors de tout ce qui nous semble établi comme « norme » indiscutable, Heidegger a su toujours rester étonnamment sobre, fidèle en cela à la leçon la plus impérative de Hölderlin. Après sa mort, Herbert Marcuse, qui avait été son étudiant avant d'émigrer aux États-Unis, lui a rendu le plus bel hommage qui soit, évoquant lui-même avec sobriété le « souvenir de l'admirable dignité avec laquelle Martin Heidegger a fini ses jours ». Il ajoutait : « Puisse nous être aussi accordée la grâce de vieillir avec dignité, lucidité et sérénité. »

1. Martin Heidegger et Eugen Fink, *Héraclite, séminaire du semestre d'hiver 1966-1967*, traduit par Jean Launay et Patrick Lévy, Gallimard, 1973.